

## Shell Shock. A Requiem of War

Daniel Weyssow  
(ASBL Mémoire d'Auschwitz)

*Opéra composé par Nicholas Lens, lyrics de Nick Cave, mise en scène et chorégraphie de Sidi Larbi Cherkaoui, direction musicale de Koen Kessels. Création du Théâtre royal de la Monnaie, présentée en Première mondiale à Bruxelles (du 24/10 au 2/11/2014).*

*Shell Shock* (choc traumatique) a été créé pour les commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale. Visant à rendre compte de la violence du conflit, le compositeur, Nicolas Lens, a choisi d'évoquer les conséquences des moments vécus au front au milieu des gaz et des explosions d'obus. Si les évocations classiques (récits, témoignages, photographies) des soldats ayant connu les tranchées et les plaines de l'Yser donnent un aperçu de la nature du conflit et de l'intensité des souffrances endurées, ce *Requiem* offre aux premiers intéressés, estropiés, gueules cassées et traumatisés en tous genres, un hommage de taille sur le mode, rare, d'un opéra intégrant aux chants et récitatifs des chorégraphies. Le *challenge* de ce spectacle – qui rend compte des conséquences de tous les conflits modernes – est de rappeler aux vivants que l'enfer, temps et espace confondus, n'est jamais bien loin.

Le « clou » invisible et pourtant partout présent du spectacle est l'obus qui, du cœur de l'enfer, a explosé les chairs environnantes. Le traumatisme dû à ce choc est l'essence du présent livret. Douze chants ponctuent les positions et la perception de l'enfer de chacun. Rapportées par les combattants (peu importe le fait qu'ils soient vivants ou morts), parfois porte-voix des dieux ou de leurs muses, ces interprétations, souvent dantesques des horreurs de la guerre, sont paradoxalement de toute beauté. L'expression de la souffrance et de la mort passe souvent, pour garder l'attention du spectateur, par des formules esthétiques séduisantes rendues tant par la portée des chants et de l'orchestre que des mouvements des comédiens-danseurs.

L'interprétation de l'orchestre et du chœur symphoniques de La Monnaie, dirigée par Koen Kessels secondé de Martino Faggiani, traduisent la nature des hostilités et l'effroi qu'elles ont suscité parmi ceux qui les ont rencontrées. Les compositions musicales, mêlées aux plaintes des victimes, manifestent au mieux l'implacable fureur des combats et leurs cortèges de malheurs. Rendons grâce à Claron Mc Fadden, Sara Fulgoni, Gerald Thompson, Ed Lyon et Mark S. Doss, dans l'ordre soprano, mezzo, ténor et contre-ténor, pour les efforts déployés à faire entendre les enjeux démesurés de la guerre. La grande artillerie qui d'ailleurs les accompagne a sans aucun doute été rassemblée pour parfaire leur tentative de sensibiliser une bonne fois pour toutes peuples et dieux aux excès du genre humain. Jugez du peu : à l'entame du spectacle, soixante et onze musiciens arrimés à la fosse soutiennent quarante chanteurs perchés aux balcons dominant la scène et les premiers rangs.

Solidement charpenté, le spectacle s'affirme par une rhétorique subtile qui doit également sa réussite à la mise en scène et à la chorégraphie de Sidi Larbi Charkaoui, assisté de Vebjorn Sundby. Les figures en mouvements ne manquent jamais d'élégance et valorisent parfaitement les litanies des victimes clamant leur infortune. Que celles-ci rampent dans les tranchées où se fassent opérer sous la tente d'un hôpital de campagne, leurs expressions, paradoxalement souvent harmonieuses, rendent sensible l'articulation des événements.

*Shell Shock* surfe sur la limite possible de la représentation de telles situations de guerre. Le spectacle donne à voir et à entendre l'événement. Que l'on songe un instant à ce qu'a pu être la vie au front. Tout d'abord un partage avec les éléments naturels, le chaud, le froid, l'humidité. La terre et ses milliers de kilomètres de tranchées que l'on creuse, centimètre par centimètre, vers l'ennemi. La boue, les saletés, les rats, les poux, les tirs et trous d'obus qui, refermés par d'autres explosions, enterrent les vivants. Le métal. Hors boîtes à biscuits et blagues à tabac, les pelles, fils de fer, fusils, balles, baïonnettes, mortiers, grenades. Et le gaz, l'ypérite, qui brûle les corps en causant des douleurs indescriptibles. Les bruits, inaudibles parce que surpuissants, qui soulèvent les ventres au milieu des vomissures. De ce tableau émergent des quantités de corps gisants, ouverts, saignants, aux organes pendants, manquants. Certaines scènes, dans un silence sépulcral, sèment trouble, étonnement et perplexité lorsqu'elles s'achèvent sous la forme d'une « sculpture » figeant les combattants, toujours héroïques, dans le bronze d'un monument aux morts. La voilà, la gloire. Inscrite dans la pierre. Les héros y sont, pourrait-on dire, nommément représentés, plus vivants que jamais.

On saluera à ce point les compositions – les *lyrics* – de Nick Cave qui, égal à lui-même et aux créations que nous lui connaissons par ailleurs, s'affirme décidément, dans un style inimitable, un explorateur de l'âme humaine particulièrement perspicace et éveillé. Les douze chants (*canti*), graves et déchirants, qui balisent la perception de l'enfer qu'ont traversé les « témoins » sont de toute beauté. La première victime à apparaître sur scène est le soldat « colonial », un Sénégalais. Il exprime sa rage et son ressentiment d'avoir été entraîné dans cette épreuve, avant d'être rejoint par un soldat français. Leur désespoir et leur incompréhension, mêlés à leur effarement d'être là, sur ce champ de bataille où se pratique la folie des hommes, donnent la chair de poule. Les mélopées, d'une réelle portée dramatique, s'élèvent au rythme des *canti* qui s'enchaînent, par l'infirmière, le déserteur, le survivant, les disparus, le soldat inconnu, la mère, les orphelins, l'ange de la mort, et d'autres victimes :

*Une balle se détache du reste.  
Et pénètre dans l'arrière de ma tête  
Comme un coup de poing, traversant le cerveau  
Pas un Dieu  
Pas un Dieu  
sous le champ de bataille  
le champ de bataille silencieux  
Jamais personne ne nous trouvera  
Pas maintenant  
Ni plus tard  
Ni jamais  
Pas un Dieu*

Des images de combats sont à diverses reprises projetées sur un écran géant ou sur des silhouettes-cibles découpées et disposées dans l'espace de la scène transformée en champ de bataille. Au milieu de corps déchiquetés, se sent-on encore vivant ? Nul ne semble plus alors à même d'exercer sa différence. Des nuages brumeux rampants empestent les yeux éteints. Quel est ce carnage, pourquoi cette démente ? Était-ce imaginable ? Fallait-il s'y confondre ? Chacun s'engage, pour défendre la patrie et ne pas risquer de finir esclave de l'ennemi. Si l'esprit de survie l'emporte avant qu'il ne soit trop tard, il s'avère pourtant inutile de chercher à fuir sauf à se mettre par-dessus le marché son propre camp à dos. C'est que le déserteur raconte la réaction de sa famille retrouvée. Qui, le prenant pour un tire au flanc trouillard

traître à la nation, le renvoie à ses supérieurs qui, pour l'exemple, le fusilleront. Les traumatisés, blessés et délirants évacués du front n'étaient pas mieux considérés. Leur état physique n'est-il pas le signe de leur faiblesse ?

Bien sûr, point positif, la camaraderie entre soldats s'avérait forte et apportait un réel réconfort. Par respect de soi et pour autrui, l'idéal était, quoiqu'il advienne, de rester courageux. Il fallait avant tout dompter sa peur. Une attitude que n'avaient plus à rencontrer, un pas plus loin dans leurs carrières, les hauts gradés des armées belligérantes. Mélangés, observant la scène assis côte à côte en trois rangs superposés comme des anges déposés sur un nuage, que pouvaient bien leur inspirer ces tueries qui se déroulaient sous leurs yeux ?

Le spectacle se présente bien entendu comme une ode à la paix. Il fait entendre et voir le cri strident des suppliciés des boyaux et des plaines de la mort. Déterminés et vifs malgré les plaintes, les chants et les pleurs s'entrechoquent. *Shock Shelter*, où les voix et les corps vibrent au son des mélodies que rythment les explosions. Chacun sait bien, sauf miracle, qu'il sera réduit à l'état d'épave, aveugle, sourd, débile, voire en bouillie, mais aucun ne peut y croire car l'homme est habité d'espérances.

Les décors d'Eugénio Szwarcer, à la fois sobres et ubuesques, ne sont pas en reste, à l'exemple de cette construction ondulante à trois étages tapissant toute la hauteur du plateau. Permettant, outre une chute de soldats déboulant du ciel comme on tombe au front, elle aura servi, comme nous l'avons vu, à l'installation des gradés des états-majors belligérants vêtus des tenues de leurs rangs (dessinés par le styliste Khanh Lethanh). S'ils dominent à deux reprises, de là, le théâtre des opérations, ils s'imposent également face au public, s'offrant en quelque sorte en miroir à celui-ci. Mais aucune identification entre eux n'aura lieu. D'apparence grotesque, ces gradés n'ont rien à offrir au public, plus à l'aise à l'écoute des victimes, que leur monstrueuse fatuité. N'oublions pas que les généraux des différentes armées en présence, dans le contexte du spectacle, assistent ensemble, en silence (donc sans juger) au théâtre des opérations. Un point de vue supranational qu'il est aujourd'hui possible, voire nécessaire, à l'heure européenne, de présenter en signe d'une réconciliation ouverte sur un avenir en principe plus serein. Ce *Requiem*, s'il constitue un hommage à toutes les victimes de 14-18 (et des guerres en général), instille cependant la nécessité d'une mémoire instruite, alerte, vigilante, et surtout résistante vis-à-vis des sirènes des va-t-en-guerre aveugles aux souffrances de ceux qui les servent.

*Shell Shock. A Requiem of War (vu le vendredi 31 octobre 2014) est interprété en langue anglaise et sous-titré en anglais, néerlandais, français et allemand. Le spectacle devrait être présenté, d'ici 2018, dans la plupart des pays européens ayant été impliqués dans le premier conflit mondial (info : <http://www.lamonnaie.be/fr/opera/421/Shell-Shock>).*